Dorénavant

Il se réveilla alors que le vent se démenait derrière la fenêtre. Une branche d'arbre cognait sur la vitre comme pour lui rappeler que le jour s'était levé. Et quand il jeta un coup d'oeil dehors pour savoir à quel point il faisait mauvais temps, il vit les habitants de la ville grimper les rues, masqués, pour protéger leur visage. Ainsi serait donc le dernier jour avant qu'on vienne le chercher. Un jour d'été nuageux, puis terriblement venteux au point de ne quasiment plus sortir dans les rues. S'il voulait aller faire un tour dehors, il devrait franchir la porte agrippé à une corde, comme dans une descente en rappel. A un moment donné, on avait demandé aux gens d'attacher tout ce qui pouvait s'envoler, mais il ne restait plus rien de tel dans les jardins. Tout était ancré solidement au sol, et quand ce n'était pas le cas, c'est que cela avait été jugé soit totalement inutile, soit du pur gaspillage. Le vent avait fait le ménage dans toute la ville, et seules les branches arrachées de la cime des arbres et roulant éparées dans les rues s'envolaient encore.

Il baissa à nouveau les stores, et regarda les objets autour de lui dans l'appartement. Voilà à quoi ressemblait son dernier jour dans la ville.

« Joyeux anniversaire, mon vieux », se souhaita-t-il à lui-même, surpris par sa voix éraillée. Bien des années auparavant, les jours d'anniversaire démarraient avec Súsanna et les filles qui s'occupaient joyeusement dans la cuisine aussi longtemps qu'il faisait semblant de dormir. Puis elles arrivaient en chantant et le réveillaient avec un gâteau - une si bonne odeur ! - attendant qu'il souffle les bougies. Il se représenta l'embrasement d'un gâteau d'anniversaire orné de 70 bougies. Cela avait passé trop vite. Peut-être quarante étés depuis qu'il avait atteint l'âge adulte et trouvé son chemin. Il y avait vingt-cinq ans que l'aînée de ses filles était née, la plus jeune avait vingt-deux ans. Ils avaient eu leurs filles tard, et cela faisait seulement vingt-cinq ans qu'il était papa.

Des idées inopportunes avaient surgi en lui les derniers mois, de plus en plus virulentes récemment . Mais il avait réussi à leur résister grâce à cette petite natte là, dans le coin. Toute élimée au fil du temps à l'endroit où il s'asseyait dans la position du lotus. Il laissa ses mains reposer sur ses genoux, paumes ouvertes. Il se concentra sur l'air qu'il inspira par le nez, expira par la bouche. Il se représenta un ballon de baudruche que ses pensées emplissaient. Espérant qu'ils changeraient les règles et qu'on ne viendrait pas le chercher. Empli de tristesse à l'idée que ses filles étaient loin, et préféreraient s'écarter de lui alors qu'il subissait tout cela. Elles ne l'avaient pas contacté, alors qu'il allait partir. Et puis aussi cette envie de savoir où pouvait être Súsanna maintenant. Il lâcha ce ballon-là, qui s'évanouit dans l'obscurité.

Il ne restait plus que lui et une impression qui avait pris corps quand il était enfant et brûlait encore comme une flamme vive. Et il était persuadé qu'au plus profond de lui-même demeurait un être en paix. Il perçut l'espace en lui, l'air autour de lui et le sentit s'épandre depuis sa maison tout au long des rues de la ville.

Il ouvrit les yeux et l'appartement réapparut. Il se fit bouillir des flocons d'avoine, se prépara du thé et absorba les nouvelles du jour. Sur le petit écran apparaissait un mot à la fois, qui disparaissait tout aussi vite. En trois minutes il parvint à mettre au jour quelques nouvelles à propos des chiffres tirés des indicateurs de développement durable, pré-sélectionnés pour publication. On pouvait tout à fait mesurer les progrès effectués et les gens disparaissaient à une vitesse acceptable.

Les pensées refirent leur apparition. Ça se passerait bien quand il se retrouverait hors de la ville. Très vite il devrait alors faire l'expérience essentiellement physique du toucher, du bruit, des odeurs, du goût, et de l'effort parfaitement mesuré. Il devrait pouvoir s'habituer à passer son temps dehors à cultiver les plantes locales et l'énergie contenue dans cette nourriture produite par les anciens serait assurément un véritable moteur pour la ville. Les enfants de ses filles pourraient à coup sûr déguster les légumes et les céréales cultivées par grand-père.

On lui avait conseillé de ne pas penser à ceux qui étaient partis mais il entrevoyait très clairement ce qui allait arriver. Il essayait de ne pas penser au jour où Súsanna l'avait quitté et avait décidé de disparaître. Deux ans s'étaient écoulés depuis qu'elle avait eu soixante-dix ans, quelque part, bien loin. Peut-être serait-elle là-bas.

Il n'aurait pas dû se laisser aller à ces réflexions; il devait maintenant, à nouveau, s'installer sur la natte et répéter le mantra qui coupait court au flux des pensées. « L'oiseau vole dans la bonne direction », et il s'imagina des ailes largement étendues qui planaient haut, bien au-dessus de l'orage. « L'oiseau vole dans la bonne direction » et l'oiseau poursuivit son vol en dépit du vent furieux. Les pensées s'évanouirent et quand il ouvrit les yeux, il avait retrouvé son calme et entendit une grande bourrasque vocaliser à la fenêtre.

Il l'ouvrit pour mieux entendre la tempête mugir. Le vent soufflait à travers la ville et il vit le train passer, criblé de têtes. Celles de jeunes qui n'auraient pas à attendre le Jugement. Des jeunes nés dans un monde innocent. Qui toujours avaient pu manger, penser, vivre tranquillement. En 2051, on ne se baladait pas en navette spatiale, mais on avait rendu le monde plus durable et plus équitable.

Il y avait eu des signes avant-coureurs de ce qui allait suivre. Un jour, les filles étaient rentrées à la maison après l'école, porteuses de nouvelles. C'était interdit dorénavant de se rendre à l'école en voiture. Des petits changements, qui allaient de soi.

Il n'oublierait jamais quand il apprit, surfant sur le net, bien des années auparavant, que la canicule en Suède était telle que des rails qui n'avaient pas été parfaitement disposés risquaient de se déformer sous l'action de la chaleur. Tous les vieux avaient en tête ce genre de souvenirs. Puis Gloría arriva.

Gloria, l'ouragan sur l'Océan Pacifique. Elle apparut d'abord à la météo, puis bien réelle, et submergea les villes. Il fallut seulement huit mois pour qu'une nouvelle Déclaration des Droits de la Race Humaine soit écrite. Ce furent des années douloureuses et nombre d'emplois disparurent. Il avait reçu une allocation universelle depuis la fermeture de l'imprimerie, et ils purent partir emménager dans la ville où il se trouvait actuellement. La quatrième décennie fut rude pour beaucoup mais les jeunes n'y étaient pour rien et s'abandonnèrent à la rage. Une nouvelle génération d'hommes politiques était née.

On tapa à la porte. Il se demanda qui pouvait bien avoir l'idée de lui rendre visite ce dernier jour. Le vent voulut emporter la porte quand il l'ouvrit. Devant lui, dehors, une haute silhouette en manteau long, au ton clair. Derrière le masque, des yeux doux et souriants le regardaient.

« Bonjour, puis-je entrer ? » demanda une voix féminine, se faufilant à l'intérieur hors d'atteinte de la tempête. Elle ôta son masque, l'enfonça dans son sac à dos, et s'épousseta.

« Je pensais que vous viendriez demain, c'est mon anniversaire aujourd'hui », dit-il, s'appuyant contre le mur.

« Non, tu as sans doute oublié que tu es né très tôt le matin. Le temps est venu », dit-elle souriante.

Il admirait l'extrême rigueur qui caractérisait ces jeunes gens. Cela l'avait frappé en premier lieu chez ses filles après qu'elles avaient commencé à méditer à l'école. Il leur était aussi recommandé de tout mesurer et compter et bientôt elles se mirent à lui transmettre leur savoir et lui enseigner la maîtrise de soi. Le plus remarquable était qu'elles semblaient du coup si bien dans leur peau. Rien apparemment, à aucun moment, ne les rendaient anxieuses. Elles cessèrent de se disputer, donnaient l'impression de savoir comment faire pour simplement exister. Il ne les avait jamais vues pleurer depuis qu'elles étaient petites et les gamins qu'elles invitaient à la maison seraient visiblement de taille à tout faire dans l'avenir. Elles étaient loin maintenant et avaient parfaitement conscience qu'elles ne pouvaient en aucun cas provoquer quelque esclandre que ce soit au sujet d'un homme, même s'il était leur père.

« Penses-tu avoir trouvé un bon équilibre ? », demanda-t-elle, passant les mains dans ses courts cheveux blonds, encore essoufflée après sa course dans le vent.

« Je crois que oui, je ne me suis pas senti anxieux ce matin », dit-il.

« Tu le crois, tu n'en es donc pas tout à fait sûr. Bon, nous allons faire le tour de quelques points précis ici chez toi avant de sortir », dit-elle, le surplombant, souriant de ses yeux doux, comme avant.

Une fois assise à la table de la cuisine, elle lança son laïus.

« Est-ce que tu comprends le pourquoi de tout cela? »

« Oui », dit-il.

« Cela se passe ainsi maintenant : j'assiste le juge. Nous clôturons le Jugement ensemble. Puis tu quittes la ville. Est-ce clair? », demanda-t-elle.

« Oui, tout à fait », dit-il, prenant une respiration par le ventre.

« Tu es né en 1981, ce qui signifie que tu as vécu 45 ans avant que le nouvel accord ne soit signé. Ce qui signifie aussi que tu es porteur d'une certaine responsabilité et pour que l'objectif soit atteint, nous devons malheureusement limiter tes droits dès maintenant », dit-elle, ajoutant d'une seule traite une phrase qui sonnait comme si elle l'avait répétée et répétée : « On doit faire des choix au jour d'aujourd'hui tout comme les gens faisaient des choix autrefois . »

Il ressentait de l'empathie à son égard. Ce n'était sûrement pas facile d'aller chercher les gens chaque jour. Il se demanda ce qu'il pourrait lui dire pour la convaincre que tout allait bien se passer.

« Tu n'as pas à appréhender ce qui se joue là. Tu as atteint un équilibre. C'est assez peu probable qu'il y ait qui que ce soit dans la salle. Les gens ont cessé de venir pour voir ce qui se passe. En fait, si, il y a parfois des étudiants qui observent. Est-ce que tu as une question ? »

« Et en ce qui concerne les proches, est-ce qu'ils viennent assister à tout cela? Est-ce que cela peut avoir des répercussions si les enfants viennent ? »

Elle regarda droit dans ses yeux. « C'est là quelque chose à quoi tu ne dois pas penser ». Elle sourit gentiment. « Je vois que tes filles sont des esprits éclairés ».

Il eut l'impression qu'elle pénétrait en lui et touchait son être le plus profond.

« Je dois avouer que les idées qui me viennent ont à voir avec l'humiliation qu'on pourrait subir. C'est là ma principale appréhension », dit-il.

« Magnifique. C'est bien que tu exprimes cela », dit-elle, applaudissant des deux mains. « Maintenant tu peux travailler là-dessus. Laisser ces idées s'estomper. »

Elle lui paraissait confiante soudain, et il se dit qu'elle trouvait qu'elle se débrouillait bien. Il se sentit envahi d'une vague de reconnaissance à l'idée d'avoir, lui, hérité d'une si belle personne.

« De fait, tu devras te soumettre au sermon prévu, continua-t-elle. « Il y aura quelqu'un de plus avec moi aujourd'hui, le Commandante Suprême, on veut expérimenter quelque chose. Les exemples choisis conduiront à une grande sévérité, comme toujours de fait. Ce n'est pas sûr que tu trouves cela juste. J'ai pris l'habitude de conseiller aux gens d'arrêter rapidement d'écouter. Boucher leurs oreilles et se remémorer des choses agréables. Tu n'étais pas le seul dans ce cas », dit-elle, rentrant alors en contact avec son être profond, une fois de plus, par son seul regard.

.....

Au palais de justice, au premier étage, dans la salle d'attente attenante aux cabinets des juges, le secrétaire mettait de l'ordre sur son bureau. Les fenêtres s'étaient entrouvertes durant la nuit et il devait commencer sa journée en essuyant la poussière venue des montagnes qui s'était accumulée sur le rebord. Quand il entendit les voix se rapprocher, il décida d'utiliser les dernières secondes avant leur arrivée pour prendre une posture appropriée, respirant par le ventre. Il ouvrit le couvercle de son ordinateur et se dissimula derrière.

« On ne peut peut-être pas dire que ça marche mieux qu'avant mais nous avons réussi à rendre cela plus facile pour tous », confia l'Instructrice au Commandant Suprême alors qu'elles franchissaient le seuil de la réception et passaient devant le secrétaire qui semblait très occupé. Elles étaient encore essoufflées après leur bataille contre les bourrasques de vent, prises de nausée sous la violence des rafales. C'était comme se tenir dans une tour oscillant d'un côté puis de l'autre à la manière d'une queue d'animal.

« Nous en prenons un à la fois. Parfois un couple, ou des concubins s'ils s'accrochent l'un à l'autre », expliqua l'instructrice. « C'est à bien des égards plus facile, ils s'en vont ensemble et ils trouvent là une indéniable consolation. *Ensemble dans le naufrage, plus doux il nous semblera* », et tout ça et tout ça.

« Allons, allons », répliqua le Commandant Suprême, que ça n'amusait visiblement pas.

L'Instructrice développait encore sa théorie quand elles entrèrent dans le bureau du juge. « Tu trouves les informations concernant la personne sur l'ordinateur. Si tu veux un peu de tranquillité, tu prends une pause ». Elle montra du doigt une natte et un coussin dans un coin de la pièce.

« Est-ce que je peux remonter ici pour réfléchir si j'en sens la nécessité ? » demanda le Commandant Suprême.

« Oui. Tu n'as pas à expliquer pourquoi tu veux prendre une pause », précisa l'Instructrice en souriant. « Maintenant allons en bas, dans la salle où tout a lieu. »

Elles descendirent un escalier en colimaçon, bringuebalant et étroit, et se retrouvèrent dans la salle d'audience derrière la table des juges. Debout contre un mur de la salle se dressait la statue d'une femme souriante aux yeux bandés. Elle tenait une épée d'une main tandis qu'elle tendait l'autre, désespérément vide. Elle est encore là, pensa le Commandant Suprême.

« Ce sont les assistants de justice qui amènent les gens; ils les ont préparés pendant le trajet. Tu lis un texte standard un fois sur deux. Puis tu choisis les informations à examiner concernant la personne. Un exemple précis a été pré-sélectionné.»

Elles se penchèrent au-dessus d'un écran d'ordinateur.

« Essaie de t'en tenir à un ordre précis pour chaque situation. Les gens ont tendance à se trouver des justifications. C'est prévisible et lors de l'exemple sélectionné suivant, il faut sabrer l'excuse invoquée ou en démontrer l'hypocrisie, tu comprends ? »

« C'est bien vu », dit le Commandant Suprême. « Une aide pour repérer facilement des connexions ».

« Ce sont des connexions à exploiter. Cela se déroule bien mieux de cette façon plutôt qu'à l'aide d'une liste. Dans le passé cette liste était nécessairement plus longue alors que les connexions permettent d'établir rapidement les faits », expliqua l'Instructrice.

« Merci. Je comprends. Mais en réalité, je ne vais pas prendre en charge beaucoup de cas. On va tester cela nous-mêmes pour en explorer toutes les facettes. C'est ce qui devra être fait dorénavant », reprit le Commandant Suprême, signalant à l'Instructrice qu'elle pouvait quitter les lieux et verrouiller les portes. Lorsqu'elles furent fermées, elle se retrouva seule au milieu de la salle et les souvenirs de ce qui s'y était passé affluèrent.

C'était bien des années auparavant quand elle faisait ses études et devait assister au Jugement. Quand ce fut le tour de ses parents. Un professeur s'en était rendu compte et l'avait chaleureusement félicitée car peu étaient capables d'affronter une telle situation.

Elle alla chercher le coussin en haut, au secrétariat, le posa soigneusement sur le banc des juges dans la grande salle puis s'assit dessus en lotus. Elle ferma les yeux et, une fois prise sa respiration du ventre, elle se laissa aller à explorer ce jour qu'elle n'avait jamais osé sonder longtemps.

Soudain papa et maman étaient là. Sa maman était éblouissante dans sa robe d'été. Ils étaient assis calmement, attendant la conclusion de tout cela. Elle-même était assise au milieu du groupe d'élèves, affichant un visage de pierre, tentant de se cacher derrière les autres. Une part de ce qui était traité concernait les enfants. Ils revinrent sur le voyage en avion vers une plage ensoleillée. Sa mère expliqua aux juges qu'ils avaient simplement voulu passer un bon moment en famille. Qu'ils avaient voulu que les enfants gardent quelques beaux souvenirs. Les gens dans la salle firent entendre des grognements de dérision et le juge les rappela à l'ordre.

Maintenant que les souvenirs affluaient librement, elle revoyait ses petits frères jouer au bord de la piscine et elle en avait l'estomac noué. Plus trace de méditation, mais une rivière démontée sur laquelle elle flottait sans aucune maîtrise. Elle sortit la tête de l'eau et ouvrit les yeux. En face d'elle se dressait la déesse à l'épée nue tout au fond de la salle.

Elle savait qu'une pensée autrement pernicieuse pouvait prendre forme. Elle savait comment l'empêcher mais avait envie, juste un moment, de laisser l'image émerger. Laisser libre cours à l'imagination et se figurer l'endroit où ses parents... après le Jugement. Il fallait faire attention à ne pas laisser un certain mot résonner. L'image qui pourrait naître alors l'emporterait vers des territoires dangereux.

Elle se détourna de cette idée et construisit un mur. Elle prit sa respiration par le ventre et se représenta une lumière en forme de couronne qui brillait au-dessus de sa tête. Une lumière violette qu'elle fit se déplacer ici et là dans son corps et qui changeait de couleur. Le spectre des couleurs s'arrêta finalement au rouge, couleur qu'elle rattachait à la terre. Elle sentit la joie l'envahir et fit appel au mantra. Elle chuchota d'abord les six mots : « L'oiseau vole dans la bonne direction ». Puis elle les fit ricocher en écho dans sa pensée : « L'oiseau vole dans la bonne direction ». L'image des ailes apparut et l'oiseau plana, tranquille et serein, pendant que le vent faisait rage et bousculait les arbres .

.....

Le train dans lequel elle était installée tanguait de-ci de-là sur les rails. Les voyageurs tressautaient un peu et deux adolescents époussetaient le sable sur eux tout en discutant. Elle ne put s'empêcher d'entendre ce qu'ils disaient.

« C'était puissant ce matin, j'ai essayé un truc nouveau », dit l'un d'eux, le plus petit. Le plus grand, conscient que son ami démarrait une conversation, se retourna sur son siège et lui accorda toute son attention. « Ha ! Super ! Raconte ! »

« Une résolution », déclara-t-il comme si le monde allait changer du tout au tout dès que le mot serait prononcé. « J'ai pris une résolution ce matin. »

« Bravo », l'applaudit son ami en souriant. « Tu es allé jusque là. »

« Ouais. Et j'ai décidé de choisir le chemin de la fierté. Ou plutôt c'est ce qui m'est venu spontanément à l'esprit et je l'ai saisi au vol. On se laisse aller plutôt rarement à penser à ce qu'on a fait de bien. Mais ensuite quand le sentiment a pris de l'envergure, c'est devenu vraiment génial parce que j'ai pu comprendre comment les connexions se forment. »

Son camarade manifesta une sorte de gêne, fuyant son regard.

« Je crois pas que ce soit vraiment recommandé de choisir justement la fierté comme résolution dans ce contexte », dit-il.

« Mais non, c'était pas ce que tu crois ! Je faisais juste le bilan de ce qui a bien marché pour moi. C'était pas une question d'ego, c'était pas comme une espèce d'auto-indulgence ringarde », plaisanta-t-il, son ami – le plus grand- lui rendant son sourire.

Il observa ses propres mains, puis croisa les doigts : « L'ego, justement, prend vraiment son pied à faire joujou avec les connexions », dit-il, plantant ses yeux dans ceux de son plus petit camarade. « Je crois que cette fierté dont tu parles s'apparente à de la gratitude. C'est très puissant. Je finis toujours moi-même par sombrer dans un abîme de gratitude », ajouta-t-il. « C'est tout à fait possible d'utiliser le sentiment de gratitude comme objectif dans le cadre d'une résolution qu'on prend. Il en résultera de bonnes connexions au cours de la journée, mais ça la transformera pas pour autant. Ça n'a pas beaucoup d'influence sur la façon dont tu effectues tes choix. C'est plutôt comment ça résonne dans ton cœur, tu vois. »

C'était au tour de son ami de regarder ses doigts.

« Tu utilises quoi ? » lui demanda-t-il.

« J'ai utilisé l'amour ces derniers temps et aussi mon propre développement durable. Je trouve que c'est très efficace, ça t'aide à faire de bons choix et la gratitude peut venir ensuite. »

C'était le coup de grâce. Elle ne pouvait plus les écouter. « Des cas désespérés », songea-t-elle. Ces garçons essayaient d'ériger le même rempart qui s'était écroulé sur elle le matin-même. Elle avait fait en sorte alors [*quand son père allait quitter la ville*] d'être très occupée et de s'enfouir dans la méditation. Cela avait bien fonctionné jusqu'à ce matin-là. En plein milieu de la matinée le souvenir de l'anniversaire de son papa lui avait rendu visite. Quand filles et mère se rassemblaient dans la cuisine, sa maman et ses sœurs, toutes en pyjamas, très tôt le matin, pour préparer un gâteau – une si bonne odeur.

« Maman s'en est allée aussi ». La pensée la frappa de plein fouet, irréaliste, un coup dans l'estomac. Elle tenta de prendre une respiration du ventre, d'expirer lentement, de percevoir la texture de son siège dans le train. De percevoir la course du train à travers la ville. Mais la pensée ne la lâchait pas et elle resurgit de plus belle, prenant encore de l'ampleur. Elle s'était toujours faufilée jusqu'à son père quand sa mère travaillait le soir. Ses sœurs s'endormaient immédiatement dans la grande chambre destinée aux filles. Mais elle, allongée au milieu de ses jouets, n'arrivait pas à trouver le sommeil tant elle était effrayée par quelque chose qui, selon ses dires, était tapi derrière son lit. Quand elle arrivait, papa laissait tomber son livre et soulevait un coin de la couette. Puis il choisissait un beau livre pour les enfants. Quand elle essaya d'établir une connexion avec lui ce matin-là, toute voie avait été barrée. C'est à ce moment là qu'elle avait perdu le contrôle d'elle-même et s'était habillée pour sortir dans la tempête.

Un sombre pressentiment l'assaillit dès qu'elle frappa à sa porte. Un gros véhicule de collecte de déchets quittait la barre de maisons. Personne ne vint lui ouvrir. Elle arrivait trop tard. Le camion de ramassage d'ordures stoppa et le chauffeur se pencha à la vitre. Le visage couvert de poussière blanche d'un homme qui avait turbiné depuis très tôt le matin apparut. Son masque pendouillait sur son menton et il semblait comprendre ce qui se passait. « Il n'y a rien d'autre à faire qu'aller de l'avant », dit-il.

Ce signe d'amitié lui fit l'effet d'une douche froide. Elle frissonna et se dit qu'elle ne donnerait jamais plus de conseil à quiconque. Alors, elle releva son visage face au vent, et reprit le même chemin qu'à l'aller le long du trottoir. Le vent envoyait des pelletées de terre et de sable dans sa bouche ; elle les recracha dans la rue et s'engouffra au coeur de la tempête.

Quand elle eut rejoint, au prix d'un véritable combat contre les éléments, son siège dans le train, elle ferma les yeux. Il n'y avait personne sur les sièges voisins et elle actionna en elle une volonté de colère et de tristesse. Une boule grossit et grossit dans sa gorge. Ses yeux se mouillèrent.

.....

Ils semblaient vouloir empêcher à tout prix que les gens passant en Jugement ne prêtent la moindre attention les uns aux autres. Il avait dû s'asseoir seul dans la salle d'attente avant qu'on ne le fasse entrer.

« Bien. Nous avons réglé ce qui concerne l'évaluation des émissions de gaz à effet de serre, mais nous devons maintenant nous pencher sur les aspects moraux soulevés par tes choix et tes dépenses, proclama le Commandant Suprême alors que l'assistant de justice opinait du bonnet et lui souriait : « Es-tu prêt ? »

« Ne devrions- nous pas terminer? », demanda-t-il, appréciant du bout des doigts les bras en bois de son fauteuil, lisses et parfaitement poncés. Il avait réussi à jeter l'ancre, pour le moment.

« Nous constatons ici que tu as exprimé ta compassion sur les réseaux sociaux quand ce petit garçon migrant s'est noyé en 2015. Te souviens-tu de son nom ? »

« Non, je n'ai pas fait attention à son nom », répondit-il.

« Bon. Ce n'est pas notre préoccupation première », commenta le Commandant Suprême, s'appêtant à énoncer quelque chose d'important. « Mais tu te souviens peut-être qu'à l'époque il y avait beaucoup de misère. Les gens étaient affamés car il n'y avait rien à manger. La nourriture se trouvait ailleurs, et les bateaux et avions étaient déjà tous pris d'assaut. Et puis il y avait les migrants, qui n'étaient pas les bienvenus car les chambres étaient réservées pour les touristes: *les collectionneurs de jolis souvenirs de vacances.* » Elle ressentit comme une piqûre en prononçant ces derniers mots.

« Oui. C'était terrible. On voyait des images de tout cela à la télévision mais on ne pouvait pas faire grand chose », dit-il.

L'assistant de justice fit un signe au Commandant Suprême et pointa du doigt l'écran. Elles y plongèrent le nez d'un même mouvement et se lancèrent toutes deux dans une joyeuse valse de connexions, hochant la tête et souriant.

« A propos de toutes ces souffrances montrées à la télévision... D'après nos dossiers, tu as commandé une nouvelle télévision à cette époque. On y trouve aussi une annonce, très bien tournée, sur une page consacrée à la vente d'objets d'occasion, concernant ton ancienne télévision. Tu ne voyais pas assez bien toutes ces terribles images sur ta vieille télévision? »

Il ne savait pas comment répondre à cela et elle utilisa son hésitation pour continuer de plus belle, semblant tirer ses informations de l'écran. « A ce moment-là, il était possible d'envoyer un don à la Croix Rouge et l'UNICEF par exemple. Un montant précis chaque mois. D'après nos dossiers, tu n'as pas pris part à quoique ce soit de ce genre. Mais tu étais prêt à verser une somme faramineuse à une boutique d'électronique pour t'acheter une nouvelle télévision à crédit, y compris en payant des intérêts. Tu étais impatient de jouir d'une meilleure image sur ta télévision. »

« Les télévisions se transformaient du tout au tout durant ces années. Un nouvel écran appelé OLED... », expliqua-t-il.

« Tu te souviens du nom de cet écran », constata le Commandant Suprême.

L'assistant de justice avait vu juste. C'était assez facile de se cuirasser face à ce genre de cas. Il hocha la tête, et sentit au ton de Sa voix que le Jugement touchait à sa fin. Son temps dans la salle d'audience était arrivé à son terme. Elles conclurent, souriantes, lui indiquant qu'il devait maintenant quitter la ville. Malheureusement, il n'y avait pas d'autres moyens à disposition que d'effectuer une sélection et il avait 70 ans.

Pendant tout ce temps, il avait empli le ballon de baudruche de son sentiment de culpabilité en pensant à ce qu'il avait été. Il le laissa s'envoler dans l'obscurité et prit une respiration du ventre. Puis il se concentra sur le contact de l'air froid sur sa peau. La dernière image qu'il vit de la salle fut celle de la déesse à l'épée et sa main tendue.

Le chauffeur s'engouffra dans le blizzard qui faisait rage dans les rues désertes. En chemin, il s'autorisa à imaginer ce qui pourrait l'attendre hors de la ville.

« Mets ton masque maintenant », lui dit le chauffeur dès qu'ils furent en vue de l'embarcadère réservé aux petits bateaux sur la baie.

« On prend le bateau ? », demanda-t-il.

« Ouais. Ton masque. »

.....

La déesse de la justice était toujours là, dans la même position, dans la salle d'audience vide. Le Commandant Suprême avait rejoint le secrétariat, en haut et s'était assise par terre sur le coussin, les yeux fermés. Elle écoutait et attendait.

C'était une tâche ardue que de réduire au silence l'espoir qui faisait son nid dans l'attente et de contenir l'imagination qui cherchait à se frayer un chemin à coup d'hypothèses et de propositions. Mais elle savait comment provoquer un silence absolu, et de ce silence naîtrait quelque chose de nouveau.

Le Conseil l'avait envoyée pour écouter. Ils la connaissaient et voulaient qu'elle essaie de détecter, et dénouer l'écheveau de nouvelles connexions. Elle devait observer ce qui pourrait naître dans le silence qui suivait le Jugement. Rien ne devait survenir à l'improviste.

Elle était assise sur la natte, attendant toujours mais le silence était absolu, aride: un désert.

Tout à coup on frappa à la porte. Elle ouvrit les yeux et le monde alentour était tel qu'elle l'avait laissé. On frappa encore à la porte et quelqu'un appela. Une voix d'homme; ce devait être le gardien des lieux.

« Venez vite ! Vous devez voir ça ! »

Quand ils descendirent et ouvrirent la porte de la salle d'audience, ils eurent la vision brutale d'une jeune femme qui s'était traînée sans masque jusqu'au tribunal, et avait trouvé son chemin jusque dans la salle d'audience. Elle n'avait pas éprouvé le besoin de s'épousseter et la poussière gris pâle amassée dans les rues recouvrait ses vêtements et son visage. Des larmes coulaient de ses yeux rougis, sillonnant ses joues.

Le gardien l'avait déjà empoignée quand le Commandant Suprême fit un geste de la main ; il comprit aussitôt qu'il ne devait pas interférer. Le Commandant Suprême jeta un rapide coup d'oeil vers l'écran comme si elle recherchait quelque chose à la hâte.

« Ton père est parti », dit-elle.

La jeune femme ne dit rien mais elle émit un son grave. Comme un chant. Un long vibrato qu'elle interrompait pour amener de l'air à ses poumons. Et la modulation se prolongea, sur le même rythme, alors qu'elle s'effondrait. Elle pleurait.

Le gardien gardait un appareil photo dans son uniforme et chercha le bon angle pour la meilleure image possible.

« J'ai pas vu un truc pareil depuis le temps où mes enfants étaient encore des petits anges innocents. Je vais leur montrer ça ce soir ».

« Tais-toi », chuchota le Commandant Suprême, écoutant la plainte et les sanglots de la jeune femme qui s'insinuaient en elle. Elle ferma les yeux et sentit la modulation plaintive toucher son être. Elle ouvrit les yeux et vit la femme cacher son visage poussiéreux derrière ses mains et se mettre à trembler.

« Emmène-la maintenant », dit-elle, remontant les escaliers en vitesse, là où la natte et le silence l'attendaient. Elle éteignit la lumière dans la pièce, ferma les yeux et se coupa de la pâle lumière du monde.

.....

Les pales de l'hélice sifflaient et le zodiac tentait de frayer son chemin le plus près possible de l'entrée du port. Dans l'enceinte, le vent arrivait tout juste à agiter la mer, tandis qu'au dehors de hautes vagues déferlaient.

Ils s'étaient arrimés au bateau.

« Si tu dénoues ces attaches, tu tombes à la mer »; cela venait du haut parleur situé à l'avant du masque du batelier.

Il ne portait pas de gilet de sauvetage mais remit correctement en place son masque - qui n'était qu'un simple masque anti-poussière - et quand la barrière s'ouvrit, le batelier lança le bateau sous la vanne. Alors qu'ils se glissaient tout juste dessous, elle retomba dans un énorme fracas, l'enfermant dehors.

Il ferma les yeux. La première vague déferla sous le bateau, les souleva, et ils venaient juste de retomber quand la vague suivante les happa. A ce moment là, fauché par cette nouvelle déferlante, il perdit l'équilibre et s'effondra dans le fond du zodiac. Une nouvelle vague se dressa contre le flanc du bateau et les précipita par dessus bord dans les profondeurs où un corps flottait, sur le ventre.

Il referma fort les yeux et pensa à la campagne, belle, si belle, où on faisait pousser de quoi manger, à toutes les serres et aux fleurs qui naissent sur les plantes avant de devenir des fruits. Il pensa à tous les travaux nécessaires qui restaient encore à faire et dont il s'occuperait en toute tranquillité. Les pales de l'hélice se déchaînèrent, feulant sauvagement quand elles jaillirent hors de l'eau, puis se remirent à chuintier quand elles retrouvèrent la résistance du courant. Maintenant le bateau voguait en toute liberté dans le vent puissant, au gré des vagues dans la baie. Il avait les yeux fermés et ressentit l'être en lui. Et cet être allait résister même si son corps finissait à la mer. Il avait entendu dire que ce n'était pas si terrible de se noyer.

Voilà, je suis parti, se dit-il. Comme Súsanna. Je laisse les filles derrière moi. Il lâcha le ballon de baudruche empli des filles, qui s'envola dans le ciel gris.

Peut être se réveillerait-il en sentant sa mère l'embrasser sur le front.

.....

Son être profond n'était pas comme il aurait dû. D'habitude, il était comme un roc, sans le moindre vacillement, veillant immobile en elle... Mais maintenant il se transformait, devenait fuyant et le Commandant Suprême put suivre le chemin suivi par ses pensées qui cherchaient à reprendre le dessus. Elle pensait à sa maman et son papa. Elle pensait à ce qu'il était advenu d'eux. Elle se les représenta sur le bateau, *après le Jugement*, vit la robe d'été à fleurs tomber à l'eau. Et soudain elle n'était plus maîtresse de son visage. La peau sous ses yeux se froissait insensiblement et elle laissa faire. Les larmes purent couler, et couler jusqu'aux mains. Elle perdit tout contrôle et sombra dans un endroit inconnu. Elle tremblait, agitée de soubresauts mais quand cela s'arrêta, quand la sensation de brûlure sur ses joues s'estompa, elle put enfin respirer profondément. Et quand la boule dans sa gorge fondit, elle eut terriblement hâte que la journée touche à sa fin pour aller chercher sa petite fille à l'école. Et elle comprit que quelque chose venait de s'ouvrir. Tant et tant de solutions encore inexplorées; elle se ressaisit, respira profondément, et se laissa couler. Et tout en coulant, elle fut submergée par un sentiment d'éveil. L'être avait retrouvé sa tranquillité habituelle, mais semblait un autre, tout neuf. Et des profondeurs surgit l'idée, lumineuse. Maintenant ils cesseraient de forger toutes ces connexions : le temps du pardon était venu. Cesser dorénavant de recourir à toute connexion. Cela la remua tant qu'elle ne put qu'ouvrir les yeux et s'aperçut que quelque chose avait changé dans la pièce. Un carré pâle luisait sur les murs en face de la fenêtre; elle se leva et tira les rideaux sur le côté. Elle dut plisser les yeux, éblouie par tant de clarté. On pouvait voir au dessus de la ville un ciel bleu à travers les nuages qui se bousculaient pour s'évanouir sous les rayons blancs du soleil.

Rúnar Snær Reynisson

Traduction : Dominique Poulain